

*Corinne Falbet-Desmoulin*

# Le choix d'Albane

*Roman*



# Extrait : Le choix d'Albane

1

## JOURNAL D'OCÉANE

*Ars-en-Ré, lundi 2 juillet 2018*

*Aujourd'hui, j'ai été embauchée chez madame Pasquier. Comme la plupart de celles qui se trouvent ici, à Ars-en-Ré, sa maison a des volets vert mousse. J'ai remarqué qu'ils ont été fraîchement repeints. Ils ouvrent sur une petite rue tranquille, où dans une explosion de couleurs, les roses trémières aux longues tiges s'élancent en grappes le long des murs blancs illuminés de soleil. Ce sont les emblèmes de notre île et leur beauté singulière se décline en coloris très pâles ou, au contraire, sombres et denses. Subtile teinte crème, délicat rose poudré, jaune lumineux, éclatant fuchsia ou pourpre somptueux s'offrent au regard des promeneurs, nombreux durant la saison estivale.*

*Madame Pasquier est une femme d'une soixantaine d'années. D'un abord agréable, elle m'a d'emblée proposé un café. Confortablement installée face à moi dans un fauteuil en cuir écru, elle m'a expliqué qu'elle avait une maladie qui la fatiguait beaucoup. Elle n'a pas précisé laquelle. Mais j'ai compris que ses problèmes de santé l'empêchaient de pouvoir entretenir seule sa demeure.*

*Celle-ci est spacieuse, meublée simplement mais avec goût. La lumière entre à flots dans le salon, par de grandes baies vitrées. Elles donnent sur un jardin un peu fouillis, où j'ai aperçu un joyeux foisonnement de fleurs de courgettes jaune d'or et de pieds de tomates aux fruits déjà*

*bien avancés, parmi une profusion d'herbes aromatiques.*

*Malgré le charme du lieu, j'ai immédiatement senti un parfum de mystère autour de ma future employeuse. J'ai un don pour ces choses-là. Quand un drame s'est déroulé quelque part, je le perçois. Dans ce cas précis, peut-être est-ce dû à la façon de s'exprimer de madame Pasquier. En évoquant brièvement son passé – elle vit dans cette maison depuis plus de trente ans –, elle a tout de suite adopté un ton feutré. Un peu étouffé. Comme si une émotion intense entravait les vibrations de ses cordes vocales. Soudain, sa voix a tremblé, laissant deviner une fêlure. Au milieu d'une phrase, elle s'est arrêté net de parler. Ses yeux se sont mis à briller ; j'ai eu la sensation qu'elle luttait pour retenir ses larmes.*

*Elle a changé de sujet et nous avons convenu que je viendrais faire le ménage chez elle tous les jeudis.*

ALBANE

Ars-en-Ré,

5 juillet 2018

Je caresse une fleur de courgette d'un doigt tremblant. Je suis fascinée par cet épanouissement furtif qui illumine le jardin. Ce soir, les pétales à la fragilité de soie et à la couleur du soleil seront déjà refermés sur leur cœur tendre. J'ai longuement observé le ballet des abeilles butineuses. Je les ai vues se gorger du nectar sucré dont elles se nourrissent. Puis, du bout de leurs pattes fines, récolter le pollen doré et poudreux sur les élégantes étamines, avant de le déposer délicatement au cœur du pistil des fleurs femelles, afin de les fertiliser. Je peux donc cueillir dès maintenant les fleurs mâles, si je veux en savourer, dans ma salade d'été, leur texture unique. Veloutée. Si fine qu'elle fond sous la langue comme de la barbe à papa. C'est un plaisir dont je ne me lasse pas.

Depuis que la maladie s'est invitée dans ma vie, je m'efforce de profiter de chaque instant susceptible de m'apporter un peu de bonheur. De douceur. De joie. La nature en fait partie.

Quand je m'émerveille devant la senteur rafraîchissante d'un brin de menthe ou le bleu si intense d'un petit papillon azur, Baptiste rit. Mon compagnon ne se moque pas, non. Je crois qu'il est

juste heureux de voir mes yeux pétiller de nouveau. De constater que j'ai trouvé un moyen de soulager mon âme écorchée.

J'aime les plantes et mon petit jardin bien sûr, mais encore davantage ces animaux abandonnés dont je prends soin presque chaque jour, avec ma sœur cadette Rosalie. Quand on n'a plus la possibilité de s'épanouir dans ce qu'on savait le mieux faire, il faut changer son fusil d'épaule. S'adapter. Et parfois, c'est l'occasion de belles découvertes.

Le dessin a été ma grande passion. Ainsi que mon métier. Je me souviens parfaitement de ce mercredi treize mai 2015, quand le neurologue m'a expliqué mon état. J'ai compris qu'un jour prochain, je ne pourrai plus tenir un crayon ou un fusain. En réalisant cela, comme toujours quand je suis ballottée par des événements brutaux et inattendus, j'ai vécu une longue période de sidération et de repli sur moi-même. Aujourd'hui je refais lentement surface.

Il y a vingt-six ans, lorsque mon existence a basculé pour la première fois, il m'a fallu un temps infini pour retrouver mes forces. Pour que la joie puisse revenir un jour frapper à la porte de mon cœur blessé. J'y ai réussi grâce à Baptiste.

Cette fois, avec l'annonce et la progression de ma maladie, c'est Rosalie qui m'a aidée, en me proposant de m'investir dans le refuge animalier *Donnez-nous votre amour*, qu'elle a créé à Ars. « Tu viens uniquement quand tu le souhaites », m'a-t-elle expliqué. « Et tu fais ce que tu peux. Au refuge, tu verras, toute bonne volonté est extrêmement précieuse. »

J'y suis allée. Je ne savais pas que des chiens et des

chats assoiffés de caresses m’y attendaient. Leurs yeux débordants d’espérance m’ont piégée. Alors, je me rends le plus souvent possible auprès d’eux. Je les câline. Je leur parle. Je trie également les dons de couvertures, plaids et polaires qui tiendront chaud à ceux qui seront encore là l’hiver prochain. Au refuge, j’ai l’immense satisfaction de me rendre utile.

Tout en grignotant quelques fleurs de roquette, d’une jolie teinte mate et écruée, mes pensées me mènent à ma fille qui les adore. Mon Émilie. Ma Lili. Je fronce les sourcils en l’imaginant aussi loin de moi.

Bien que je vive sur une île, l’océan ne m’attire absolument pas. En tout cas, pas durant cette période où les touristes envahissent nos plages surpeuplées. Je les préfère en hiver, lorsqu’elles deviennent le royaume des oiseaux migrateurs, venus de la toundra sibérienne ou des régions nordiques. J’aime bien alors fouler le sable blond avec Baptiste. Le vent iodé vient ébouriffer la tignasse blanche encore épaisse qu’il arbore à soixante-deux ans. Lorsque nous marquons une pause pour mieux observer à marée basse les élégantes barges aux longs becs, les pluviers argentés ou les courlis cendrés, mon homme, le regard empli d’amour, replace délicatement sous la capuche de ma parka les mèches châtain qui volettent autour de mon visage. Je le remercie d’un sourire attendri. Puis nous terminons notre balade d’un bon pas, avant de nous retrouver attablés devant un chocolat chaud dans le bar du coin.

Ma Lili a choisi tout l’inverse. Elle vit et travaille

au soleil. En short et tee-shirt ou combinaison de plongée. À vingt-six heures de voyage d'ici. Et malgré nos communications régulières sur nos portables via WhatsApp, elle me manque affreusement.

Ma récolte de fleurs potagères à la main, je me relève doucement, puis je marche avec ma raideur coutumière vers la maison. Il est temps de prendre le médicament que j'avale quatre fois par jour.

## SHAHBAJ

Île d'Hanimaadhoo, Maldives

5 juillet 2018

En longues ondes turquoise, les vagues ourlent la plage. Allongée dans son transat, Jaya écoute les palmes des cocotiers qui crépitent.

J'ouvre les yeux. Sur l'écran intérieur de mon esprit, je viens de visualiser ma fiancée. À quelques pas de moi, sur cette plage d'un sable si blanc que je n'en ai jamais vu de pareil avant de venir aux Maldives. Si cela pouvait être vrai. Ma fiancée Jaya. Jaya et moi. Ici.

Au début de mon contrat de travail, j'écarquillais de grands yeux éberlués. Devant mon regard incrédule, le lagon et sa plage déroulaient leur stupéfiante splendeur. Des nuances de bleus incroyables. Un sable immaculé d'une finesse époustouflante. À peine si je le sentais filer entre mes doigts.

Je jette un œil à la jeune touriste qui, allongée nonchalamment dans un transat sur une serviette brodée au nom de l'hôtel, tape un message sur son smartphone. C'est elle qui a convoqué l'image de Jaya sous mes paupières closes. Je pense avec amertume : *Décidément, nous ne sommes pas tous égaux sur cette Terre.*

Dans mon pays si pauvre, la plupart des femmes ne savent ni lire ni écrire. Heureusement, j'ai pu aller à l'école. Mon oncle m'a enseigné l'anglais. Chez nous, c'est la deuxième langue. Mais elle est seulement utilisée dans les administrations et par les gens socialement aisés. Ce qui n'est évidemment pas le cas de ma famille.

Je hausse les épaules et repars vers les cuisines chercher une bouteille d'eau à déposer sur l'une des tables du restaurant. Dans cet hôtel de la minuscule île d'Hanimaadhoo, on boit gratuitement et à volonté de l'eau de mer désalinisée grâce à un système moderne d'osmose inverse. Encore une découverte, à ajouter à toutes celles que j'ai faites en deux semaines.

Je suis venu directement du Bangladesh. J'ai traversé l'Inde pour proposer mes services ici, aux Maldives. C'est mon ami Parvaj qui m'a parlé de ces lieux de villégiature qui embauchent de jeunes serveurs parlant un anglais correct. « Entre environ vingt-cinq et trente-cinq ans » m'a-t-il expliqué. « C'est exactement ton profil. » En réalité, je n'ai que vingt-trois ans. Mais je n'y ai pas réfléchi à deux fois. « Quand ta chance est là, ne la laisse jamais passer » a coutume de répéter mon père. Alors, le projet a pris forme dans mon esprit.

Le soir, après le repas clôturant mon dernier service au restaurant, je me retrouve avec les autres serveurs logés par le complexe hôtelier. Je discute un peu avec eux, puis je m'allonge sur mon lit. Je songe à ceux que j'ai laissés là-bas, dans mon pays. C'est pour eux que je suis ici. Pour Abdul, mon père.

Fatema, ma mère. Pour mon petit frère Kasi. Et pour Jaya. Pour économiser sur mon salaire et ramener l'argent dans mon pays.

Des images de mon quartier surpeuplé à Dhaka, la capitale, défilent devant mes yeux. J'ai appris que la ville dans laquelle vit ma famille est la plus dense du monde, avec ses quarante-cinq mille habitants au kilomètre carré. L'immense métropole, que je connais pourtant bien, m'apparaît soudain comme un monstre effrayant, comparée à la quiétude de la petite île maldivienne dans laquelle je me trouve. Juste avant de m'endormir, mes sensations s'entremêlent. Je sens presque sur ma langue le goût des kebabs abondamment épicés que j'adore. Je revois les grands yeux noirs de ma fiancée Jaya, sa peau cuivrée satinée, si douce sous mes doigts. Puis je perds pied et glisse dans un sommeil sans rêves.

À Dhaka, mon père travaille pour l'une des quatre mille usines de textiles qui fabriquent des tonnes de vêtements bon marché. Il s'éreinte toute la journée sur les machines. Au fil des années, le Bangladesh a été gagné par une véritable fièvre du prêt-à-porter, dont il est devenu l'un des principaux exportateurs mondiaux. Ma mère déplore le déclin de la production traditionnelle de mousseline de coton, jadis si renommée et dont elle était si fière. Pourtant, mon père n'a pas le choix s'il veut subvenir aux besoins de notre famille.

Mais ce qui me révolte le plus, c'est la condition de mon petit frère. À douze ans, considéré comme un apprenti malgré son jeune âge, Kasi travaille dans un atelier de couture, spécialisé dans la contrefaçon de

vêtements de marque. Bien que l'emploi soit formellement interdit avant quatorze ans, les contrôles n'existent pas. La corruption est malheureusement omniprésente au cœur du vieux Dhaka.

À l'âge de mon frère, parce que je savais ce qui m'attendait et ne voulais pas me retrouver enfermé entre quatre murs, j'ai demandé à aller chez mon oncle Ismail à Chittagong, le principal port maritime du pays. Je me suis souvenu qu'Ismail m'avait dit un jour : « Si tu aimes la mer, viens me trouver ».

J'ai eu raison. Ismail est un homme foncièrement bon, qui m'a pris en main. Célibataire sans enfant, il est bien plus cultivé que le reste de la famille. Il maîtrise l'anglais, dont il m'a appris les bases. Avec patience et détermination. « Ça te servira un jour, mon petit » a-t-il argumenté simplement. Il avait raison.

« Shahbaj ! » me hèle Lili. Perdu dans mes rêveries, je ne me suis pas aperçu que le restaurant s'était peu à peu vidé. Après les touristes, c'est au tour des employés de se restaurer. Je suis Lili vers la salle réservée au personnel. Sa démarche souple fait danser sa queue de cheval dans son dos. Je ne sais pourquoi, je pense soudain qu'une fois détachés, ces cheveux bruns si lisses doivent avoir la douceur de la soie. J'aime beaucoup Lili, comme tout le monde ici. C'est la biologiste marine de l'hôtel. Une authentique gentillesse se dégage d'elle. Sa passion communicative de l'océan en fait une personne extrêmement intéressante, que les touristes s'arrachent.

Je repense en souriant au soir où Lili m'a dit qu'elle était originaire de France. D'une petite île fleurie dans l'océan Atlantique, qui porte le nom d'une note de musique. Elle et moi, écroulés de rire sur la plage, nous avons hurlé les paroles d'une chanson qui reprend chaque note. Je la connais bien, c'est celle du film *The Sound of Music*, qui se nomme en français *La Mélodie du Bonheur*. (1) Cependant, je ne me souviens plus du nom de l'île d'où vient Lili. L'île de Mi ou de Fa, probablement.

(1) : *Paroles en anglais de la chanson du film The sound of music :*

*Do, a deer, a female deer*

*Re, a drop of golden sun*

*Mi, a name I call myself*

*Fa, a long long way to run*

*So, a needle pulling thread*

*La, a note to follow so*

*Ti, a drink with jam and bread*

*That will bring us back to Do, oh, oh, oh*

## JOURNAL D'OCÉANE

*Ars-en-Ré, lundi 13 août 2018*

*Déjà presque un mois et demi que je me rends chez madame Pasquier. Comme j'ai choisi de travailler à domicile en chèque-emploi service universel – qu'on appelle également Cesu –, mes employeurs sont également mes clients. Je trouve cela amusant.*

*La plupart d'entre eux ont une existence très solitaire. La tristesse enveloppe certains comme une deuxième peau. Cela me peine profondément. Tout en époussetant leurs bibelots ou en lavant leurs vitres, je tente de leur amener un peu de joie de vivre. Je prends toujours le temps de les écouter. De leur parler gentiment. Je plaisante : « Eh bien, vous allez mieux y voir à travers vos carreaux, maintenant ! Vous n'aurez plus besoin de nettoyer vos lunettes pour surveiller l'arrivée du facteur ! » J'aime aussi chantonner de vieux airs. Parfois les mamies, ravies, m'accompagnent de leur voix chevrotante.*

*De tous mes employeurs, madame Pasquier est l'une des plus sympathiques. Douce. Cordiale. Généreuse. Elle n'a apparemment pas de problème d'argent puisque je passe la journée entière du jeudi à faire du ménage dans sa grande maison. Ce qui représente tout de même un certain budget chaque mois.*

*– Pourquoi n'apporteriez-vous pas un repas léger à consommer ici, plutôt que de rentrer chez vous à midi ? m'a-t-elle proposé la semaine dernière. Cela serait peut-*

être plus pratique pour vous, qu'en pensez-vous ? Et puis, comme Baptiste ne déjeune pas ici, je serais heureuse de profiter de votre compagnie, a-t-elle ajouté les yeux brillants.

J'ai accepté avec gratitude.

– Oh merci beaucoup, c'est une très bonne idée. Mon travail étant plutôt physique, même si je n'habite pas très loin d'ici, j'apprécierais effectivement de ne pas avoir deux trajets supplémentaires à faire à vélo.

– S'il fait beau jeudi prochain, nous pourrions déjeuner ensemble sur la table du jardin, a-t-elle suggéré. Si vous êtes d'accord, bien entendu.

Du coup, j'ai mangé avec elle à midi. Madame Pasquier a posé une salade composée sur la jolie table en teck installée sur la terrasse, près des baies vitrées du salon. De façon très naturelle, elle a offert de partager son plat appétissant et coloré avec moi. J'ai trouvé cette attention adorable. De mon côté, je lui ai fait goûter le vieux gouda si fruité qu'elle ne connaissait pas. Accompagné du pain onctueux relevé par le croquant de noix et noisettes que j'avais confectionné la veille.

La conversation a été très agréable. Madame Pasquier m'a posé quelques questions sur moi, sur ma vie. Je lui ai expliqué que j'étais mariée et avais deux enfants : Justine, huit ans et son petit frère Isao, quatre ans.

Se penchant légèrement vers moi, elle m'a demandé doucement :

– Quel âge avez-vous, Océane ?

– Vingt-huit ans, ai-je répondu. Je me suis mariée jeune, à dix-neuf ans.

Et j'ai souri avant d'ajouter que Justine était déjà en route. Alors ma cliente a longuement évoqué sa propre fille Émilie. Ses études de biologiste marine, ainsi que sa vie

*actuelle aux Maldives.*

*– Waouh, quelle chance ! me suis-je exclamée.*

*Elle a ri devant mes yeux écarquillés.*

*– Vous pourriez être ma fille, a-t-elle constaté. Vous avez presque le même âge que Lili.*

*Tout en sirotant un café serré complété par un carré de chocolat noir gentiment offert, j'ai rattaché les boucles rebelles échappées de mon chignon haut, qui picotaient mon cou. Enhardie par notre repas convivial, je me suis laissé aller à la spontanéité. J'ai remarqué :*

*– Vous devez être très fiers d'elle, votre mari et vous.*

*J'ai tout de suite vu qu'étourdiment, j'avais contrarié mon employeuse.*

*– Je ne suis pas mariée avec Baptiste et il n'est pas le père de Lili, a-t-elle répondu d'une voix si basse qu'elle en était presque inaudible.*

*Aussitôt, un pli d'amertume s'est formé à la commissure de ses lèvres gracieuses. Elles se sont resserrées, ne dessinant plus qu'une ligne droite et fine. J'ai eu l'intuition dérangementante qu'elles s'étaient contractées en un barrage infranchissable, devant des mots indicibles. Les doigts fins de ma cliente agrippaient nerveusement le bord de la table. Si fort que leurs jointures étaient devenues toutes blanches. Madame Pasquier s'est levée brusquement, sans prendre le temps de terminer sa tasse de café. Dommage, cette demi-heure de pause aurait pu être parfaite. Un délicieux moment de détente sous le grand parasol bleu ciel, avant de reprendre plumeau et aspirateur.*

*Quoi qu'il en soit, je n'ai pas à m'en vouloir. Je ne comptais certainement pas blesser mon employeuse. Mais son étrange comportement me conforte dans mon*

*impression du premier jour : un mystère plane autour de cette femme. Qui prend racine dans son passé.*

## LILI

Île d'Hanimaadhoo, Maldives

14 août 2018

J'offre mon visage à la brise tiède qui souffle sur le lagon. Sur le bateau, chacun est silencieux. Nous observons tous le rivage de l'île qui s'éloigne. Les parasols ouverts sur la plage ne sont plus que des taches blanches se détachant sur les verts éclatants des feuillages tropicaux.

Arrivés sur le spot (2), mon collègue et moi aidons les personnes qui le désirent à chausser leurs palmes, ajuster leur masque et leur tuba, avant de descendre la petite échelle qui mène dans l'eau incroyablement claire. Je me laisse glisser avec délice dans cet élément salé à trente degrés que j'aime tant. Je saisis la bouée et propose aux deux clients qui n'ont pas l'habitude du snorkeling (3) de s'y accrocher durant notre excursion, tandis que je la tiendrai moi-même grâce à une cordelette. Je pourrai ainsi les guider en toute sécurité. Ils acceptent avec soulagement. Je me lance alors en avant du petit groupe. Le visage au ras de l'eau transparente, je palme lentement afin que les autres puissent aisément me suivre.

Dans les récifs coralliens qui entourent l'île se trouvent des merveilles. Une faune variée et remarquable, évoluant dans un paysage à l'architecture insolite. J'ai toujours la sensation de

survoler de véritables reliefs montagneux, tant les fonds marins sont vastes et profonds. Au-dessus des coraux aux formes multiples et des gorgones dansant dans les courants, de grands poissons perroquets à la tête bleue, au corps turquoise et rose nous frôlent. Des carangues géantes à la taille démesurée. Des coureurs arc-en-ciel au long corps fuselé. Des bancs d'innombrables vivaneaux jaunes striés de bandes blanches, de poissons-bagnards zébrés de noir, à l'allure pressée.

Ce soir, j'animerai une conférence sur la biodiversité marine aux Maldives. Je vais y parler des actions de protection mises en place autour de ces îles au cœur de l'océan Indien. De la disparition des coraux – la planète ayant perdu quatorze pour cent d'entre eux entre 2009 et 2018 – et de leur blanchissement dramatique. L'ICRI – initiative internationale pour les récifs coralliens –, compte aujourd'hui plus de soixante pays. L'année 2018, déclarée officiellement « troisième année internationale des récifs coralliens », est donc porteuse d'espoir. Une plus grande prise de conscience mondiale devrait permettre de mieux gérer ces fragiles écosystèmes, de façon durable.

De temps à autre, les personnes qui me suivent se relèvent, ôtent le tuba de leur bouche et s'extasient bruyamment. Amusée, je souris. Bien que ces spectacles me soient devenus quotidiens, je ressens également la beauté de ce spot, que le *dhoni* (4) appartenant à l'hôtel atteint en un quart d'heure à peine depuis le ponton de l'île.

Tout à coup, une femme surexcitée pointe du doigt de grandes ombres. Elles avancent lentement sur notre gauche. « Regardez ! » s'écrie-t-elle. Suspendant nos souffles, nous découvrons trois raies manta des récifs, dont l'une doit bien mesurer cinq mètres d'envergure. Nullement effrayées, elles s'approchent de nous. Immobiles, nous les regardons passer, en totale admiration. Comme celles de leurs cousines – les raies manta océaniques, encore plus impressionnantes –, leurs immenses nageoires comparables à des ailes semblent leur permettre de voler avec une fluidité et une grâce extraordinaires. J'explique alors que les raies manta possèdent chacune une robe unique : on peut très précisément les identifier grâce à la répartition des taches noires situées sous leur ventre blanc, entre les fentes branchiales. Exactement comme les empreintes digitales différencient les êtres humains. Je révèle également que celui ou celle qui découvre une raie – non encore répertoriée par les scientifiques étudiant le lieu – a le privilège de lui donner un nom. Cela vaut aussi pour les tortues marines peuplant les atolls des Maldives. Je cite alors l'exemple d'une tortue connue sous le nom de *Federica*. Elle a été repérée et photographiée la première fois au large de l'île d'Hanimaadhoo, par un biologiste italien. En hommage à sa mère, il a choisi de l'appeler par le prénom de celle-ci.

Je ne sais pourquoi j'indique cette possibilité particulière. Car en réalité, elle me touche de très près. Ou du moins c'est ce que j'espère. Les mots ont franchi mes lèvres, alors que d'habitude, ils demeurent muselés par la puissance de mes

émotions.

Après être rentrés de notre agréable excursion, j'éprouve le besoin urgent d'aller m'isoler un moment. Je rejoins ma chambre, m'assois sur le lit et prends ma tête entre mes mains. Je dois absolument faire le vide dans mon esprit. Chaque fois que je croise une ou plusieurs raies à la recherche de plancton, ce qui est tout de même assez courant ici, je ressens le même sentiment. Intense. Un espoir insensé qui envahit tout mon être. En effet, c'est bien à cause d'une raie manta que j'ai décidé de solliciter ici le poste vacant de biologiste marine. Mais il ne s'agit pas d'une raie comme les autres. ELLE S'APPELLE LILI. Depuis que j'en ai pris connaissance, mes pensées s'entrechoquent. La personne qui a découvert et nommé ainsi cette raie est forcément passionnée par la plongée sous-marine. Vraisemblablement comme l'homme auquel je pense si fort depuis que je suis arrivée sur l'île d'Hanimaadhoo. Alors... simple coïncidence, si cet animal porte mon surnom ? Ou pas ? J'ose croire que non. Que cette piste m'apportera les réponses aux questions que je me pose depuis toujours. Ou plus exactement depuis l'année de mes trois ans.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)



(2) : *un spot est un site de plongée.*

(3) : *le snorkeling est une activité de loisir aquatique permettant d'observer en surface les fonds marins, avec des palmes, un masque et un tuba.*

(4) : *dhoni : bateau traditionnel des Maldives, construit principalement en bois de cocotier.*